Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 50 (1912)

Heft: 33

Artikel: Vains regrets

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208873

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

a qui il a fait des Eternel à Dieu qui la declarer come morte au monde depui qui lui à en vouy son bon mortuere touses meprisest ses procédés nepar te que d'un cœur bien méchant ili a si long tems qui tra vallies a l'alterai sion demasantes qui lireuse au mieux ainsi puis qui la lasatisfaction qui peut derives que du moins il ne Cher che plus a me faire voir qui me tien pour une Dupe ne le coné sans que trop depui longtem aussi je veux lui laisser faire aussi longtems qui voudra quantilira ases frais peutètre qui finira je neferai ni plainte ni reproche touce qui poura me faire ne sera pas plus méprisan que ce qui me fais je sui a ta quer dun (mot illisible) quatre fois guarder le li depuis dimanche je ne sais pas quand jores le plaisir de te revoir jen ai f ort en vie a propos jai des compliments de lina que partis ilia dis jour paris (mots illisibles) digne de toi po finir de tout mon cœur te prie de me croire ta bona mie.

» Goumæns ce 23° mars 1780. »

VAINS REGRETS

L y eut dans le monde, depuis sa création, une période heureuse, paraît-il, celle qui s'écoula de 1800 à 1850 ou 60. Politiquement et confessionnellement, elle eut sa part de luttes, de troubles et de révolutions; mais qu'importe, à part celà, tout allait bien alors. Les hommes étaient bons, les goûts simples, les mœurs honnêtes, sans excès d'austérité, on vivait de peu et ce peu ne vous coûtait presque rien. C'est la période dont certains aujourd'hui disent, avec des larmes dans la voix et en poussant de gros soupirs de regrets: « C'était le bon vieux temps! »

Les survivants de ce temps-là sont présentement des personnes âgées, fort respectables d'ailleurs, mais qui n'ont pu s'accoutumer aisément aux changements immenses survenus dès lors dans le monde et dus, pour une part, à l'évolution plus rapide des idées, pour une autre part, plus grande, aux progrès extraordinaires de la science et à leurs applications pratiques.

De là, les éternels regrets, les sempiternels soupirs que provoque, chez ces personnes, la disparition de ce « bon vieux temps! ».

Mais il y a cent à parier contre un que les hommes qui vécurent alors ne se doutèrent nullement qu'ils avaient un privilège extraordinaire et que leur époque valait mieux que celles qui la précédèrent, mieux surtout, paraît-il, que celles qui la devaient suivre. Ils ignorèrent et même, peut-être, méconnurent leur bonheur.

Gage qu'alors déjà, les agriculteurs trouvaient la terre bien basse, les casseurs de pierre, les pierres bien dures, les couvreurs, les toits bien hauts, les intellectuels, l'esprit bien rare et tous, les jaunets bien maigres dans les goussets. Gage que l'opinion générale, en tout pareille à celle d'aujourd'hui, était que ce monde est une vallée de larmes et que le pauvre pain quotidien qui nous assure une existence à laquelle nous tenons fort, en dépit de ses vicissitudes, est bien pénible à gagner.

Mais le temps a passé; il a estompé tout ce que le présent a de trop vif, de trop précis, de trop impérieux, de trop aigu et qui en écarte la poésie. Le temps est un magicien qui donne à tout ce qu'il recouvre de son voile inévitable un charme particulier. Le « bon vieux temps » a bénéficié de ce charme.

Les hommes et les choses qui ont précédé l'époque en question étaient trop différents de nous pour que nous ayons l'idée de tenter une comparaison; d'ailleurs, ils appartiennent à l'histoire; ils sont classés. Mais le « bon vieux temps », ce n'est en quelque sorte que le premier acte de la pièce dont nous jouons le deuxième, peut-être même déjà le troisième acte; il participe un peu de notre vie, encore que l'action se soit singulièrement corsée, que les évé-

nements se soient extraordinairement précipités. Et voilà pourquoi nous en parlons encore si souvent, pourquoi nous établissons des parallèles, qui sont sans doute intéressants, mais qui n'ont pas toujours pour eux la logique.

En général, ces comparaisons ne portent que sur un point spécial. Nous oublions de faire la part de tout ce qui a pu modifier ce point et qui était dans l'ordre naturel de l'évolution des idées et des choses.

Comment donc, nos arrière-grand-pères, qui n'avaient ni les chemins de fer, ni le télégraphe ni le téléphone, ni les applications multiples de l'électricité, ni les dirigeables, ni les aéroplanes, ni le radium, ni les rayons X, ni mille autres choses encore, auraient-ils eu de l'existence terrestre même idée que nous? Ou comment, en dépit de tout ce que nous venons d'énumérer, alors que tout a changé autour de nous, pourrions-nous vivre la même vie qu'eux? C'est bien une impossibilité.

Maintenant, nos arrière grand-pères étaientils plus ou moins heureux que nous? C'est une question d'appréciation de laquelle on risquerait fort de discuter longtemps sans chance d'aboutir.

Vivons notre temps, en somme; et s'il ne nous suffit pas, si nous voulons regarder en dehors de lui, que ce soit en avant, du côté de l'avenir vers lequel nous emporte la destinée. La nature ne nous a pas fait les yeux derrière la tête.

IL Y A 42 ANS

Nous avons reçu la lettre que voici. Nous remercions bien sincèrement le signataire de son aimable attention.

« Bex, le 12 août 1912. » A la rédaction du *Conteur vaudois*, Lausanne.

» Monsieur le Rédacteur,

» Je vous envoie, si cela peut vous intéresser, quelques vers écrits au crayon par un interné français, en 1871, sur la porte d'une petite chambre — sans doute la sienne — de l'immeuble abritant le café des « Mille colonnes », à Lavey-les-Bains. Cette inscription est encore très lisible, puisque je l'ai relevée il y a quelques jours seulement. La propriétaire de l'immeuble en garantit l'authenticité.

» En voici la copie textuelle.

» Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, mes cordiales salutations.

» Dupraz, instituteur. »

France.

Paul Vie, de Narbonne (Aude). Sergent du 33° régiment de marche, 24° division, 2° brigade. Armée de Bourbaki. Passé en Suisse le 1° fév. 1871.

O France bien-aimée
Tu sera mes amours
Ajourd'hui condamnée
Serai-ce pour toujours
La Prusse a violé tes droits.
La vengeance un jour viendra avec effroi
Jeter les plus vives alarmes
Résusciter la valeur de tes armes,
Et l'œil attentif et au guet
Nous lapiderons le Monsieur Badinguet.

De la France, Suisse, tu es la digne sœur Et de doux souvenirs j'emporte dans mon cœur Tu es vive espérance et digne liberté Nous nous souviendrons de ton hospitalité Ici nous ne pensons qu'à la douce espérance De te serrer la main et de revoir la France.

LOU GRAN BRÉ

ou Fierrô étai on rudo vegnolan, n'ein avai min à li à Mordze po raclliâ, po fochérâ, po lévâ, po attatzî, po reterça, po esserbâ, et po veneindzi; l'iré adé lou premî e lou derrâ à l'ovradzo, mâ pâ àla trabilia. Lé po cein que l'ire chet coum'on pacé. L'avai on dêfâu et on grôs, quand fau travallî po lé z'autré; l'iré fierreau qu'on diabllio et lé po cein qu'on l'appelavé Fierrô tot court. Llie fasâi adan, avoué sa maisonnaïe, lé vegné aô papa Mouret, on bon vîllhe que cougnessaî diéro le pîcé dé cein batze valliâvan, et, po martchandâ, n'ein avai mein cô l'hï, assebin quand falliâ régllià avoué Fierrô sé tzecagnîvé adé po lou prix de la paille dé léve aô bin po lé provignûré. Lou derrâi iadzo que l'on régllià, sé san gaillà remaôfà, et en fin d'aô conto, mon Fierrô fâ aô 'père Mouret. Eh bin, mein fotto på mâû, pu que lé dinsé, que vo si, été jamé contein vo paôdé vo tzertzi on aôtré vegnolan po l'an que vin, vu praô trovâ dé l'ovradzo. Lou père Mouret que regrettavé dza Fierrô, lei fâ dincé: «Hem, hem, fêdé atteinchon Fierrô, pertot lé melions san dûs, et pu, vo sédé praô, ié lou bré long à Mordzé, vo porrâ petitré vo repeintré dé cein que vo fîté ora. »

- Tant mî po vo, Monsu Mouret, se vo z'ai lo bré on bocon grand, vo porrâi vo panâ avoué lou caôdé!!! L. My.

CAUSERIE

Tous, nous avons une aimable compagne, sœur, fille ou fiancée, abonnée à un ou à plusieurs des nombreux journaux de modes qui paraissent au jour d'aujourd'hui sous la calotte des cieux.

On trouve, même pour le sexe dit laid, des choses amusantes, sinon intéressantes, à glaner dans ces périodiques féministes ou mieux féministes. L'on y rencontre surtout des articles concernant la mode ou les modes, la manière de se vêtir et une chronique de l'élégance. On y savoure des menus et des recettes de cuisine, lesquels côtoient des rébus, des charades et des romans plus ou moins palpitants. Mais il y a surtout une rubrique amusante, consacrée à des questions, que les abonnées posent à la rédaction du journal et à ses lectrices et les réponses de celles-ci aux gentilles questionneuses.

Ces demandes de renseignements sont généralement signées des noms les plus gracieux, les plus suaves tels que: Fleurette, Speranza, Bruyère des Ardennes, Chiffonnette, etc. A tous ces jolis pseudonymes ne correspondent pas toujours des questions aussi poétiques. Ju

gez plutôt:

Voici Zabé qui « serait reconnaissante à l'a mable lectrice qui lui donnerait des noms d poètes chantant l'amour. » Ici la demande e gentille, mais plus loin, Margot voudrait « u recette pour détruire les poux des poules et le cafards. » Pervenche demande « si le vinaign fait maigrir », la rédaction répond : « oui, car il détraquera votre estomac et vous ne pourrez plus manger, alors vous maigrirez. » Cette réponse est à mon avis, sage et bonne; mais que dites-vous de celle-ci, plutôt verte : A une Com toise qui ne demande rien moins qu'un... mari le journal riposte : « Si nous nous plaisons à so lutionner les questions que l'on nous pose, c'es gravement nous offenser que de prendre cette rubrique pour une agence interlope en nou priant de vous procurer un protecteur jeun ou vieux, mais riche, j'aime mieux croire pou vous, que votre lettre constitue une facétie de plus mauvais goût. »

Attrape-ça, ma pauvre Comtoise!

Si cette petite revue vous amuse, poursuivon notre exploration jusque là si heureuseme commencée. Une petite fille d'un contemprain de Napoléon Ier, serait désireuse « d'avoun résumé du testament de Napoléon. » Da un autre ordre d'idées; si un abonné du Coteur connaissait « le moyen d'apprendre seul grec antique et la langue anglaise », il comblerait d'aise Lucinde de B., rue Pergolèse, 1 Paris. Savourez cette réponse à une Veur